

---

Catherine Fuchs

La Tête  
dans le sable

*roman*

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



---

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'UNE AIDE À LA PUBLICATION

---



« LA TÊTE DANS LE SABLE »,  
TROIS CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ  
ET DE BETTY SERMAN  
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
COUVERTURE : PHOTOGRAPHIE DE CATHERINE FUCHS  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-413-7

TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2016 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

---

---

---

---

---

*Le motif de la résistance, c'est l'in-  
dignation.*

STÉPHANE HESSEL

*How many ears must one man have  
Before he can hear people cry ?*

BOB DYLAN

---

---

---

---

---

## PROLOGUE

**L**E PARASOL se dirige droit sur toi comme s'il te visait, un parasol fou, libéré de ses entraves. Des rafales ensablées le font tourner sur lui-même, pique ou corolle en avant, telle une grosse méduse aux filaments concentrés vers sa cible. Des gens tentent vainement de s'interposer. Tu fais un bond de côté en évitant de justesse un embrochement sans doute plus ridicule que tragique, tandis qu'un jeune homme court à la poursuite du monstre, enjambant du mieux qu'il peut les corps étendus sur la plage, se risquant finalement à un plongeon tout à fait inutile. Le parasol reprend sa course et ne l'arrête enfin qu'un peu plus loin, dans les bras d'un baigneur intrépide et peut-être un peu inconscient. Le tout n'a pas duré plus d'une minute.

Ton livre est tombé dans le sable. Tu le reprends, l'époussettes, veux recommencer à lire, mais tu as perdu le fil. Une belle histoire pourtant, que tu finiras Dieu sait quand, maintenant que les

vacances se terminent, tu en reprendras chaque soir la même page, piétinant les mêmes mots, déjà mêlés au sommeil et au souci du lendemain.

Le temps se voile légèrement. Une lumière un peu trop jaune sature les couleurs de cette fin d'après-midi, la parenthèse se referme. Il n'y a plus qu'à partir décidément.

Décidément.

Qu'est-ce que tu n'as pas dit sur ces gens qui ne parlent que loisirs, voyages, vacances ! Vieux avant l'âge, sans envergure ni générosité... Ce monde n'est pas le tien. Le tien ? Tu y as travaillé et y travailles encore : un monde moins sale, moins injuste ; ce sentiment de responsabilité qui t'étreint régulièrement, tu en es fière, c'est le plus sûr garant de ta révolte et de ton énergie.

L'été a passé trop vite, c'est peut-être ça, mais tu arrives à un âge où tout commence à passer trop vite, il faudra t'y habituer. Tu ramasses tes affaires ; la mer est devenue presque grise, sillonnée de petites vagues qui remontent vers le large. Tes bagages sont prêts, tu as devant toi toute une soirée de vacances dont tu ne sais plus que faire.

---

---

## RENTRÉE

*Lundi 5 septembre*

— Madame Berger ?

— Oui ?

— Je suppose que vous avez entendu parler de la gelée royale, elle...

— Non, merci, je ne suis pas intéressée, je n'achète rien par téléphone.

— Mais je ne veux rien vous vendre ! Il s'agit d'information.

— Non, je vous dis, je ne tiens pas à...

— Vous prenez soin de votre peau, n'est-ce pas ?

— Oui, évidemment mais...

— Eh bien dans ce cas, vous serez surprise d'apprendre que cinquante pour cent des produits habituellement disponibles sur le marché ne sont que des placebos ! Autrement dit, madame Berger, de l'argent jeté par les fenêtres ! Ce n'est pas dans votre intérêt, on est d'accord, madame Berger ?

- Oui, mais...
- Avec la gelée royale, vous êtes gar...
- Écoutez, j'ai dit que je n'achetais rien par téléphone, je vous arrête, ça ne m'intéresse pas.
- Attendez, vous n'êtes pas obligée de...
- Et je ne suis pas obligée non plus de vous écouter!

Fâchée, elle raccrocha. Pourquoi avait-elle laissé ce dialogue s'instaurer ? Faiblesse coupable, elle avait dû perdre la main pendant l'été... C'était le premier, et vraisemblablement le seul appel de la matinée, il allait être midi. Le frigo était vide. Pire, il contenait quelques restes qu'Ilona n'avait évidemment pas pensé à débarrasser. Carmen referma la porte sur laquelle elle avait comme tant d'autres apposé plusieurs aimants qui permettaient d'y faire tenir de vieilles cartes postales, des dessins de presse qui l'avaient un jour amusée, une ou deux photos graisseuses, des Polaroids délavés ; sa fille avait également contribué à cet amoncellement, différents papillons annonçant tous les festivals les plus alternatifs de l'été recouvraient la strate première de ses archives personnelles. Carmen soupira. Une soupe au café du coin ? Si elle ne perdait pas de temps, elle y serait avant tous les employés de bureau du quartier. Elle enclencha sa deuxième lessive de la journée puis sortit sans plus attendre.

Dehors, il y eut quelques secondes d'étrangeté, comme parfois au réveil, puis ce furent les pas de toujours. On voudrait en changer, prendre à gauche pour une fois, mais la surprise est infiniment moindre que le désagrément du détour, car c'en est un, il

faut le reconnaître, l'itinéraire trop connu a ses raisons qui s'imposent sans violence, et tout rentre dans l'ordre. On tente alors un regard décapant, acéré, mais Carmen avait faim, et tant de choses à régler avant la reprise du travail. Le décor se remit en place comme un établi bien ordonné, prêt à servir. Soupe du jour? À la courge. Voilà qui déclarait l'automne ouvert bien avant la date officielle, mais, rentrée pour rentrée, autant plonger bravement.

— Oui, à la courge, volontiers.

Et elle rajouta un jus bio paré de toutes les vertus.

\*  
\* \*

*Mardi 6 septembre*

Carmen détestait le tram, mais elle détestait encore plus pédaler sous la pluie. Elle avait compté sur une accalmie, cependant la pluie ne cessait pas, avec l'acharnement d'un de ces derniers orages de fin d'été, les voitures passaient dans de grands éclaboussements, tout le monde rentrait la tête, le soleil même avait oublié de se lever, il faisait affreusement sombre. Le tram sentait le chien mouillé, les grands parapluies gouttaient sur le sol détrempé et sur les souliers de Carmen, souliers pratiquement neufs qu'elle n'aurait jamais dû mettre par un temps pareil, mais c'était les seuls qui allaient avec sa tenue, et on ne transige pas avec de telles exigences.

Une fois sortie du tram, elle tenta de protéger ses chaussures de son mieux, en évitant les flaques trop visibles. Ses efforts donnaient à sa démarche quelque chose de sautillant, de juvénile qui fit sourire Nicolas, un de ses collègues qui terminait sa première cigarette « professionnelle » devant l'entrée de leur bureau – celles qu'il avait fumées chez lui ressortissant à une autre comptabilité.

— Pleine d'énergie, à ce que je vois !

— Tu parles d'une rentrée. Est-ce qu'il n'est pas supposé faire jour à un moment ou un autre ?

— Allez, ça va s'arranger. Tu as passé de bonnes vacances ?

— Excellentes. Je ne pensais pas que j'aurais autant de peine à en revenir.

— Eh bien, tout arrive !

Carmen sourit puis entra dans la petite maison sans âge où l'ONG Terra Nostra avait emménagé peu avant son engagement. Ancien logis ouvrier ou première accession à la propriété d'une petite bourgeoisie encore bien laborieuse, cette drôle de maison carrée, à deux étages, avait miraculeusement échappé à la destruction dans un quartier industriel qui avait poussé librement, par à-coups : deux ou trois garages, des ateliers, des rues qui ne mènent nulle part et dont personne ne connaît le nom, des entrepôts, un peu de place perdue, quelques herbes folles le long des murs, un peu de mélancolie incontrôlée, mais la ville étouffait sous sa propre croissance et ne pouvait plus se permettre le luxe d'une telle improvisation. Le quartier des Acacias allait être repensé, remodelé, utilisé dans ses moindres recoins, d'ailleurs quelques banques flambant

neuves s’y étaient déjà installées, ainsi que des bistrotis qui n’avaient plus rien d’ouvrier.

En attendant, Terra Nostra profitait d’un loyer relativement modéré dans une ville où le prix du mètre carré explosait de façon éhontée. Cette ONG vivait des cotisations de ses membres et s’enorgueillissait d’en accueillir de nouveaux chaque année, le sérieux de ses dossiers et sa ténacité en assuraient la réputation; fondée juste après la Deuxième Guerre mondiale dans des milieux proches de l’Église protestante avec l’idée de participer à la reconstruction de l’Europe dévastée, elle avait peu à peu converti ses efforts vers l’écologie et le commerce équitable. Depuis une trentaine d’années, elle s’était progressivement éloignée de l’action sur le terrain, des projets de coopération, pour se concentrer sur un niveau plus politique, avec un intense travail de lobbying et d’information. La couleur ostensiblement chrétienne des débuts avait été délibérément atténuée par souci de prosélytisme et le nom d’origine fleurant bon l’optimisme volontariste des années cinquante avait été modifié, mais la foi des fondateurs avait laissé sa marque, on y cultivait un esprit « maison » que Carmen et ses collaborateurs auraient été en peine de décrire, mais dont ils étaient fiers, mélange de professionnalisme et de dévouement, de rigueur et d’enthousiasme, pas très loin d’un apostolat laïque, même s’ils s’en défendaient...

Carmen partageait son bureau avec Julien Morel, un jeune juriste assez récemment engagé pour renforcer l’équipe économie et développement. Elle lui avait un jour demandé si ses parents

étaient de fervents admirateurs de Stendhal, mais, à son air éberlué, elle avait compris que l'amour de la littérature classique ne serait probablement pas ce qui les rapprocherait. D'autres terrains d'entente furent vite trouvés; il travaillait avec une grande efficacité, ne se payait pas de mots et cultivait une distance critique entre le monde et lui, traduite par un humour qui convenait parfaitement à Carmen. Cette énergie tranquille et comme protégée à l'avance par son propre désabusement lui faisait du bien quand elle sentait les premiers assauts d'une fatigue qui n'était pas toujours que physique.

Son bureau était en ordre, mais il y avait une pile de courrier, des Post-it accrochés un peu partout, sans compter les courriels qui attendaient leur tour, cachés dans les replis de son ordinateur. Elle commença mollement à trier quelques revues, des lettres administratives, mais elle ne put résister plus longtemps, elle alluma sa machine et, coudes sur la table, tête entre les mains, se plongea dans la contemplation de l'écran qui s'animait peu à peu. Elle poussa un grand soupir puis entra son mot de passe de messagerie.

— Parée pour l'avalanche...

— Quand donc te décideras-tu à acheter un Smartphone? lui dit Julien avec un ton paternaliste qui l'agaça aussitôt.

— Je t'ai déjà dit cent fois que mon portable est quasi neuf et qu'il n'est pas question que j'en change avant qu'il n'ait rendu l'âme pour de bon. Tu devrais être aussi un peu concerné par ces questions, il me semble, non? Si nous ne donnons pas l'exemple...

— Qui le fera? Oui, oui, madame, j'ai compris! Mais du coup, qui est-ce qui va passer des plombes à lire tous ces mails? Devine!

— En même temps, ça m'a permis de décrocher pour une fois, ça faisait longtemps que ça ne m'était plus arrivé.

— Bon, alors tout va bien!

— *Tout va très bien, madame la marquise...*

— Quelle marquise?

— Oh non! Ne me dis pas que je dois t'expliquer ça aussi!

— Comment ça, « aussi »?

— Non... Je veux dire, tu n'as jamais entendu parler de cette chanson?

— Mais si, je rigole! Je connais très bien les chansons de ta jeunesse.

— Hahaha!

Toujours la même plaisanterie, piques convenues et répétées auxquelles Carmen ne prêtait guère attention; elle était désormais une des plus âgées du secrétariat romand, seul le directeur la devançait de quelques années avec sa cinquantaine bien entamée. Elle s'étonnait toujours de lire une certaine déférence dans les yeux des plus jeunes, distance qu'elle s'empressait d'abolir en imposant le tutoiement ou d'autres formes de connivence. Oui, on pouvait rire de son âge, ça n'avait pas d'importance. Pas encore.

— Ça y est, l'imprimeur me rappelle qu'il faut lui envoyer la maquette à mi-octobre au plus tard.

— Pour *Recto Verso*?

— Oui, évidemment. On avait parlé de novembre, et voilà que ça se rétrécit drôlement. Il paraît qu'il nous l'avait dit avant l'été, mais tu vois...

— Et pourquoi ?

— Une avalanche de commandes en novembre, je ne sais pas trop... En attendant, ça va être très serré, il faut que je batte le rappel des troupes sans plus tarder. Les autres dossiers devront attendre.

Elle ouvrit un gros classeur et en sortit un document qu'elle posa devant elle, elle le connaissait par cœur, mais elle avait besoin de ce petit rituel pour commencer à travailler : le classeur, sa couverture cartonnée à libérer par une petite poussée vers le bas, la languette de métal qu'on débloque et fait glisser sur la gauche, le levier enfin qui ouvre les mâchoires du recueil... Elle se mit à lire, un stylo à la main.

#### SOMMAIRE

*TITRE (à préciser) : « Quand la richesse du sous-sol fait le malheur des peuples.*

*Un exemple : le cuivre du Zamanga »*

*ÉDITORIAL : Charles Robert, directeur romand de Terra Nostra*

1) *PRÉSENTATION DE LA COMPAGNIE : la Pormaco, (du nom de ses deux fondateurs : Sydney Porlock et Erwin Maier) historique rapide : du négoce à l'extraction.*

*Organigramme (simplifié) de la compagnie.*

*Portrait du patron : John Denner, Africain du Sud par son père et Suisse par sa mère, ses gains (salaire, bonus, dividendes).*

*La filiale installée à Twabo : la Comiza.*

*Rédaction : Carmen Berger*

2) *ATTRIBUTION DE LA CONCESSION AU ZAMANGA: présentation géographique et historique du pays, situation actuelle, (démocratie de façade, parti unique, opposition muselée).*

*Les liens entre la Pormaco et le gouvernement: privilèges, protection en haut lieu pour la compagnie d'une part, train de vie du ministre des Mines d'autre part (études des enfants aux USA et en Angleterre, villa en Californie, etc.)*

*Réd. : Antoine Steiner*

Carmen entourera cette partie de gros points d'interrogations rouges, il faudrait au plus vite vérifier avec l'équipe juridique jusqu'où il serait possible de s'avancer sur ce terrain sans risquer une plainte en retour. La suspicion de corruption n'avait pour l'instant pas pu être prouvée, malgré l'évidence, et ce, grâce aux montages financiers étudiés pour effacer toute trace. Elle reprit sa lecture.

3) *DÉVELOPPEMENT DURABLE, ENVIRONNEMENT: pollution des eaux par rejet d'acide sulfurique (nappe phréatique et rivières), pollution des airs par émissions de dioxyde de soufre.*

*Empiètement de la concession sur une réserve naturelle. Les questions de Terra Nostra et les engagements de la Pormaco.*

*Réd. : Carmen Berger*

4) *DROITS HUMAINS ET DROITS DES TRAVAILLEURS: contrôle des milices privées engagées par la compagnie pour protéger la concession.*

*Protection des mineurs sur les lieux d'extraction, sécurité insuffisante, etc.*

*Efforts de la Pormaco pour améliorer la sécurité ?*

*Réd. Antoine Steiner*

5) *RAPPORT AVEC LES COMMUNAUTÉS LOCALES: les besoins des populations autochtones sont-ils suffisamment pris en considération ?*

*Vivre à proximité des lieux d'extraction.*

*Réd. : Antoine Steiner*

6) *FISCALITÉ: l'évasion fiscale au cœur du négoce, présentation simplifiée des schémas financiers qui permettent le report des bénéfices sur des paradis fiscaux ou des pays de moindre imposition.*

*Réd. Nelly Camogli*

7) *CONCLUSION: les recommandations de Terra Nostra et ses revendications aussi bien à la Pormaco qu'aux autorités suisses.*

*Réd. Carmen Berger*

— Bien...

Carmen resta un moment songeuse, actionnant machinalement le mécanisme de son stylo.

— Tu es vraiment obligée de faire ça ?

Carmen s'interrompit brusquement et, un peu interdite, dévisagea son collègue.

— Excuse-moi, j'étais en train de penser à la masse de travail que ce petit papier représente...

— Bienvenue dans le monde réel !

— Bon, la plus grande partie des articles est déjà écrite, heureusement, mais il y a toujours tant

de détails à vérifier et... Oh, il faut aussi que je convoque les « communicateurs » au plus vite, qu'ils me disent ce qu'ils pensent de tout ça, si c'est suffisamment accrocheur, clair, percutant, etc.

— C'est quand même important de toucher son public, non ?

— Oui, évidemment, mais ils sont tellement...

— Tellement quoi ?

— Tu sais bien... Ça m'énerve d'être soumise aux mêmes critères qu'un vendeur de savonnettes.

Julien haussa les sourcils.

— Qu'as-tu contre les savonnettes ?

Carmen battit en retraite, elle ne l'aurait pas à ce jeu-là.

— Et le questionnaire envoyé à la Pormaco avant mon départ ? Des nouvelles de ce côté ?

— Pas à ma connaissance.

— C'est long quand même... Ils savent que nous allons publier notre brochure incessamment. Je me demande ce qu'ils attendent.

— Ils ont peut-être décidé de nous écraser de leur silence...

— Ça m'étonnerait. Depuis que la Pormaco est cotée en bourse, elle se montre très inquiète de son image ; en plus, nous les avons prévenus que *Recto Verso* ne serait que le prélude à un rapport autrement détaillé sur le Net.

Non, ils allaient se manifester, c'était évident, mais elle aurait préféré avoir leur réponse sous les yeux, savoir dès maintenant d'où viendraient les coups.

\*

\* \*

*De l'aéroport à Twabo, il n'y a qu'une centaine de kilomètres, mais il faut compter deux bonnes heures de trajet vu l'état des routes et les nombreux contrôles policiers. La voiture de Samuel est en panne, du coup, un de ses amis nous sert de chauffeur, assez casse-cou mais avec un étonnant sixième sens pour deviner les nids-de-poule suffisamment à l'avance.*

*Bien arrivés, c'est l'essentiel. Hôtel quelconque, une sorte de motel sécurisé, mur d'enceinte, portail, portier: résidence Bel-Air, faut-il y voir de l'ironie? Murs lépreux, moustiquaires percées, chambre immense et vide au milieu de laquelle trône une télévision à l'ancienne, extrêmement large. Une seule chaîne, l'officielle, dont les programmes principaux sont consacrés à la journée présidentielle, mais personne ne la regarde depuis qu'il y a le satellite.*

*Premier repas chez Samuel. Accueil chaleureux, à l'africaine: viande et poisson grillés accompagnés de légumes que je n'ai pas reconnus et très savoureux. On fait des petites boulettes de bouillie de maïs avec les doigts qu'on trempe dans les différents plats, un régal. Des amis sont passés, ambiance festive. Les choses sérieuses commencent demain.*

\*

\* \*

*Mercredi 7 septembre*

— Bien, si l'on résume, qu'est-ce qu'on tient ?

— Ce qui est certain, c'est que le ministre des Mines, Jo Gomba, n'a pas pu payer lui-même les études des ses trois enfants dans les meilleures universités américaines et anglaises, ni la jolie villa en Californie où lui et les siens partent régulièrement se ressourcer ! Nous avons fouillé un peu, mais on se heurte très vite à des cabinets d'avocats qui se retranchent derrière le secret professionnel. Il a pu être établi que les taxes d'écolage, astronomiques (les enfants du ministre ne sont pas boursiers), ont été payées par une étude londonienne, mais il est très difficile d'en apprendre davantage. Quant à la maison, estimée à trois millions de dollars, elle est possédée par une société fiduciaire qui gère une autre société *off shore* à Dubaï...

— Donc des suppositions, surtout ?

— Ensuite, il faut savoir que le beau-frère du ministre (le frère de sa femme) est lui-même originaire de la région où la Pormaco s'est implantée dans le pays et...

— Oulala, ça devient compliqué tout ça !

Le directeur semblait impatient.

— Attendez, c'est intéressant tout de même. Donc ce beau-frère, qui est une personnalité très influente dans le pays, a été vu très souvent en compagnie d'Ari Bloomberg, le businessman israélien, mort récemment dans un accident d'avion. Et cet Ari Bloomberg, où le retrouve-t-on ?

Nul ne répondit, Antoine Steiner était assez fier de son effet.

— Partenaire principal de la Pormaco en RDC et détenteur d'actions dans la compagnie.

Charles Robert fit un petit sifflement de connaisseur.

— Affaires de famille, donc...

Antoine reprit :

— Il me semble que si l'on met tout cela ensemble, on arrive à un joli petit paquet, non ?

— Oui, mais malheureusement on ne peut rien prouver. Tous ces comptes sont anonymes, les ministres ont encore le droit de choisir leurs amis librement, par pure affinité élective...

Carmen réprima un bâillement, la nuit avait été courte et mouvementée. Ilona était rentrée vers 4 heures, à grand renfort de portes claquées, de lumières allumées... Quand elle avait entendu les premières notes de musique envahir l'appartement, Carmen était sortie de sa chambre comme un diable de sa boîte, oubliant qu'elle retrouvait sa fille après deux semaines d'absence. Suite prévisible, pénible, excuses bidon, exaspérantes, je ne savais pas que tu étais déjà de retour ! elles étaient tombées dans le piège toutes les deux. Le pire moment pour discuter de quoi que ce soit, elle le savait, pourtant elle n'avait pas pu s'empêcher de poser les questions qui fâchent, des questions d'adulte bien entendu « incapable de vivre au jour le jour », mais elle la faisait bien rire avec sa morale à deux balles, qui finançait cette splendide insouciance ? Des plans, des projets, une inscription en bonne et due forme, un travail alimentaire ? Il n'y avait rien, rien que le désir de « prendre du recul » avant une éventuelle entrée à l'université, ou pas... Une vie de bâton de chaise, sa fille n'avait pas compris

l'expression, Carmen avait fini par en rire, mais Ilona n'avait pas apprécié ce qu'elle avait pris pour de l'ironie, et peut-être bien que c'en était, après tout. Fatiguée, trop fatiguée pour lutter. Pourquoi n'arrivaient-elles pas à se parler calmement? Manque de présence masculine? Il faudrait qu'elle appelle Gilles, assez vite. Une chose de plus.

— Donc?

— Donc?

— Tu suis ou pas?

— Mais oui! Ce que je vois, c'est que nous n'allons pas pouvoir passer l'article d'Antoine tel quel, il faudra l'édulcorer, en retrancher les parties les plus saillantes, c'est dommage.

— Oui, c'est dommage, mais... C'est ça ou...

— Attaque en justice, je sais!

— Tu connais la technique: plainte pour diffamation, drôlement efficace. Récemment, la Pormaco a réclamé un million à la journaliste de *L'Hebdo* qui avait enquêté sur leurs mines en Colombie! Terra Nostra ne peut pas se permettre de tels frais actuellement, nous y laisserions notre peau. Maintenant, si vous n'avez plus besoin de moi, il faut que je vous quitte, je dois être à Berne dans moins de trois heures.

Charles Robert se leva, rassembla ses papiers et s'avança vers la porte. Carmen l'interrompit:

— Ne pourrait-on pas imaginer un petit conte, une espèce d'histoire exemplaire avec un pays inventé, une compagnie inventée? Nous pourrions donner corps au mécanisme de corruption bien mieux qu'avec les sempiternelles généralités que nous répétons régulièrement.

— Une histoire? Enserrée dans un numéro spécial sur la Pormaco? Un peu cousu de fil blanc, il me semble. Vois avec Julien, mais je doute que ça passe sans heurt.

Il sortit, suivi d'Antoine dont le portable venait de sonner. Carmen se tourna vers Julien.

— Laisse tomber, ce n'est pas une bonne idée. C'est juste que ça m'énerve qu'ils s'en sortent une fois de plus, on manque de moyens d'investigation, il nous faudrait des taupes aux Seychelles, aux Bahamas, à Jersey, à Singapour, à Dubaï...

— Et tu pourrais difficilement les payer de bonnes paroles, car ça peut être risqué d'aller fouiller dans les poubelles des paradis fiscaux. La politesse du milieu est assez superficielle, je me suis laissé dire.

— N'empêche, ça me démange parfois, faire sauter tout ça, ce système absurde, ça me...

— Oh, oh, je vois qu'on renoue avec sa jeunesse révolutionnaire!

Carmen haussa les épaules.

— Si seulement... Mais je n'ai jamais eu de jeunesse révolutionnaire, je suis trop jeune pour ça, quoi que tu puisses en penser!

Elle se tut un instant, elle n'avait plus du tout envie de plaisanter.

— Non, mais depuis longtemps, une conscience aiguë de l'injustice... Je ne sais pas pourquoi, je n'ai manqué de rien durant mon enfance, ce n'est pas une revanche, mais plutôt... Tu sais quand j'étais en Somalie, puis en Bosnie avec le CICR, j'ai...

Julien la dévisageait avec un petit sourire.

— Eh, arrête-moi quand je dérive vieux combattant, s'il te plaît !

— Vieille combattante, en l'occurrence. Non, pourquoi ? Tu ne m'as jamais tellement parlé de ta période CICR, c'était quand ?

— J'y suis entrée en 1993, mais je n'y suis pas restée très longtemps, je suis tombée enceinte deux ans plus tard.

— Ah bon ? Ton ex ?

— Oui, Gilles de Reynolds, délégué lui aussi, on se connaissait des études. L'enfant n'était pas vraiment programmé si tôt, mais bon, on a assumé. Enfin surtout moi, qui suis rentrée...

— Tu l'as regretté ?

— Oui et non. Du coup, on a enchaîné avec un deuxième, et je dois dire que j'en ai été heureuse... C'est dur, le CICR... Enfin je suppose que ça dépend des missions, mais moi, j'ai été servie. Alors oui, pouponner un moment, ça m'a bien plu.

Elle ferma son classeur d'un coup.

— Bon, eh bien, on va s'arrêter là pour les confessions, non ? Il faut que j'aille voir avec Antoine comment rafistoler son article, qu'est-ce qu'il fiche ?

La porte s'ouvrit au même moment, Antoine Steiner avait l'air un peu fébrile, alors qu'il rangeait son portable dans la poche intérieure de son veston.

— Il semblerait que la Pormaco soit déjà passée à l'attaque !

\*

\* \*

*Maman,*

*Je suis partie pour quelques jours chez Marco. Il habite tout près du bistrot où j'ai trouvé un remplacement pour quelques semaines. Je te l'aurais dit si tu m'avais laissé parler cette nuit... C'est plus simple comme ça, on ne se dérangera pas.*

*À plus !*

*Ilona*

Qui était ce Marco ? Aucune idée, mais il aurait été certainement malvenu de réclamer des présentations en bonne et due forme, elle avait quand même un prénom à ronger, de quoi se plaindrait-elle ? Carmen allait téléphoner à Gilles, il faudrait qu'il prenne le relais, qu'il joue lui aussi le rôle du mauvais fic...

Elle ouvrit plusieurs fenêtres, il ne faisait pas froid du tout, un soleil couchant inattendu, tout au bout du ciel, faisait tourner les têtes, comme un parfum trop fort. L'appartement était enveloppé d'une brume dorée, ça ne durerait pas, et pourtant on y sentait un peu d'éternité, de quoi tenir. Carmen ne bougeait plus, regardant sa vieille bibliothèque irradiée, resplendissante, soudain méconnaissable, elle aurait voulu dire merci, mais à qui ?

Elle posa le journal sur la table de la cuisine et relit l'article qui les avait occupés tout l'après-midi. L'hebdomadaire qui l'avait publié consacrait une série d'articles aux grands patrons suisses, ou vivant en Suisse, afin de faire connaître le « dynamisme économique » du pays. Si critiques il y avait, elles restaient très discrètes, le périodique

n'étant pas connu pour ses prises de position audacieuses, l'idée étant plutôt de présenter ces capitaines d'industrie de façon personnelle, avec quelques questions faussement intimes qui donnaient au lecteur l'impression d'être admis dans un cercle privé. Ainsi, à John Denner, le patron de la Pormaco, on demandait de parler de son enfance, l'Afrique du Sud par son père, la Suisse par sa mère, les études en Europe, mais l'amour du continent africain chevillé au corps, l'envie de s'engager pour la terre de son enfance, etc. Lorsqu'il avait repris les rênes de la Pormaco, l'entreprise était un peu essoufflée, mais à la suite de quelques rachats et autres opérations boursières sur lesquelles on passait comme chat sur braises, la compagnie avait enchaîné les bonnes années et se situait aujourd'hui dans le peloton de tête des multinationales spécialisées dans l'extraction et la vente des matières premières. Quelques photos, dans sa maison près de Zoug, avec sa femme, auprès d'enfants africains, dans une école construite et soutenue par la Pormaco, et ces mots, prélude à d'autres, à coup sûr.

— *Monsieur Denner, que répondez-vous à ceux qui vous reprochent – et ils sont nombreux – d'exploiter indûment les ressources des pays, surtout africains, où vous êtes implantés ?*

— *Je connais ces critiques, évidemment, mais nous ne sommes plus au temps de la colonisation, nous considérons les pays avec lesquels nous travaillons comme des partenaires. Nos filiales ont toutes des chartes éthiques et nous sommes très attentifs à élaborer des plans de développement*

*durable, qui prennent en compte les besoins des habitants des pays concernés. Nous y construisons régulièrement des écoles, des hôpitaux, et nous soutenons également des projets agricoles.*

*— Mais l'année dernière, par exemple, l'ONG anglaise Tax Equity a souligné le fait que vos impôts en RDC ou au Zamanga étaient ridiculement bas.*

*— Écoutez, ces chiffres tels quels ne veulent rien dire : tout ce que nous faisons est légal. Les investissements sur place sont souvent très coûteux et demandent plusieurs années avant d'être rentables. Vous savez, ces ONG, ce sont des boîtes comme les autres, elles doivent vivre ! Il leur faut sans cesse dénicher des pseudo affaires, des scandales, pour justifier leur existence et l'argent qu'elles reçoivent. Peut-être que certaines font du bon boulot, mais celles dont je parle, les plus politisées, en fait, elles nous empêchent de travailler en créant de la suspicion et de l'instabilité. Qu'aurons-nous gagné à fermer des sites ? Est-ce que ça va vraiment aider les pays concernés ? À la Pormaco, nous pensons qu'il faut avoir le courage d'investir dans des pays à risque pour contribuer à la croissance de leur économie. Nous sommes des cibles faciles vu notre taille et notre visibilité, mais nous n'allons plus nous laisser enfermer dans ces clichés calomnieux, nous serons beaucoup plus réactifs à l'avenir, il y va de l'intérêt de tous. C'est ça, la démocratie, non ?*

L'entretien dérivait ensuite sur des sujets plus généraux et se terminait par une envolée sur la beauté de Zoug et de ses environs, le repos bien mérité du *big boss* dans un cadre si enchanteur et tout le bien que John Denner souhaitait à la Suisse, hôte jusqu'à présent si accueillant.

À bon entendeur... Tout était dit, il faudrait redoubler de vigilance.

\*  
\* \*

*Jeudi 8 septembre*

— Marco ?

— Oui, c'est ce qu'elle a écrit, je me demandais si tu le connaissais, toi.

— Non, comment veux-tu ?

— Je ne sais pas, peut-être une complicité nouvelle entre père et fille.

Carmen était énervée : sa journée de travail, Gilles, toujours aussi affairé, toujours entre deux avions, et pourtant il lui avait donné rendez-vous le lendemain de son coup de téléphone, mais lui faisant sentir quand même la grandeur de son sacrifice, la chance de cette disponibilité. Et puis à l'instant d'arriver – mais n'était-elle pas injuste ? sa vieille rancœur, jamais tout à fait éteinte, c'en était presque humiliant, déjà sept ans, combien de temps encore avant la sérénité ? –, à l'instant d'arriver, ce type avec sa Jaguar, lui écrasant presque les pieds pour se garer sur ce trottoir, en totale illégalité.

— Je t'ai dit, tout à l'heure ?

Gilles haussa les épaules, il était au-dessus de ce genre de problèmes, ça ne l'atteignait pas. Elle, oui. Elle l'avait dévisagé avec tout le mépris dont elle était capable, mais il ne l'avait même pas remarqué, un type dans la cinquantaine, prétentieux, arrogant, prêt à n'importe quoi...

— Tu n'en sais rien, tu extrapoles. Ne sois pas si remontée contre les riches !

— Je ne suis pas remontée contre les riches, mais contre les dérives que l'argent provoque.

— Bon, ça...

Quoi, ça ? Elle ne supportait pas cette passivité, ce laisser-faire au nom d'un droit éternel à l'inertie.

— Ne gaspille pas ton énergie !

Rien ne justifiait ce genre d'attitude. Cet abruti avec sa voiture rutilante, c'était bien plus qu'un étalage de luxe : agir ainsi, c'était une façon de montrer un pouvoir dont les autres étaient privés, une démonstration de force, en somme une déclaration de guerre.

Carmen reprit un peu de vin, le repas était bon, le restaurant pas trop bruyant, malgré le monde, une brasserie aux allures parisiennes avec des miroirs au mur, des dorures, des garçons affairés, tous habillés de la même façon, des règles immuables, une carte subtilement renouvelée où les grands classiques côtoyaient quelques audaces aigres-douces, tout juste exotiques, elle aimait bien cet endroit, ils l'avaient toujours bien aimé, ensemble...

— Et comment va Aurélie ?

Elle s'était efforcée du mieux qu'elle put de prendre un ton neutre, bon Dieu, comme ce nom lui écorchait encore les lèvres.

— Bien, je te remercie.

Gilles appréciait-il l'effort qu'elle venait de fournir ? Elle lui en avait tellement voulu de la quitter pour cette rivale plus jeune, évidemment. Une journaliste toute fraîche, à peine engagée à la télévision, admirative, prête à tomber sous le

charme. Évidemment... Quel cliché! Comment Gilles avait-il pu ne pas...

— Votre projet d'émission, ça avance?

— Oui, pas mal. On devrait commencer avec la nouvelle grille, en janvier.

— C'est bien, on regardera.

— Tu sais...

— Quoi?

Le cœur de Carmen se mit à battre trop fort, Gilles la dévisageait bizarrement, qu'allait-il lui annoncer: séparation, bébé, mariage? Elle fit une moue interrogative afin de l'encourager à poursuivre, mais elle n'avait aucune envie qu'il lui révèle quoi que ce soit, pas ce soir.

— Non, rien... Je pensais à un truc sans importance.

C'est ça, sans importance, c'est mieux. Elle découpa son petit pain en morceaux pour les plonger dans la sauce qui était délicieuse, impossible de ne pas céder à la tentation malgré le peu d'élégance du geste; renonçant toutefois à utiliser ses doigts, elle piqua le pain sur sa fourchette, Gilles sourit, Carmen avait toujours été gourmande.

— On ne devait pas parler d'Ilona?

— Certes. Que proposes-tu?

Un instant, à envisager l'avenir de leur fille, ils se retrouvèrent proches, dans une complicité conquise de haute lutte, et dont Carmen s'attribuait à elle seule le mérite. Et puis Gilles consulta sa montre, discrètement, mais assez visiblement tout de même. Parenthèse close.

Au moment de régler l'addition – Carmen se laissa inviter sans scrupules – les souvenirs de la journée revinrent se bousculer d'un coup.

— Dis donc, ton émission, tu ne voudrais pas en consacrer une à la Pormaco ?

— Avec toi en *guest star* ? Ce ne serait un peu gros quand même... Non, mais figure-toi que nous avons le projet d'évoquer le sujet du commerce des matières premières en Suisse, et à Genève tout spécialement.

— Oui, peu de gens savent qu'un grain de café et un morceau de sucre sur deux ainsi qu'un kilo de céréales et...

— ... un litre de pétrole sur trois vendus dans le monde le sont depuis la Suisse ! Oui, j'ai retenu la leçon !

Carmen un peu vexée se tut, attendant la suite.

— Non, mais je suis d'accord, c'est fou, il y a là un vrai sujet, mais il faut être prudent, on ne va pas attaquer bille en tête, nous sommes une télévision de service public, très regardés et donc...

— Exposés, je sais.

Ils sortirent. Un vent doux faisait chanter les arbres à cette heure où la circulation s'espaçait.

— Je te ramène ?

— J'ai mon vélo.

— C'est bien.

Ils ne savaient plus que se dire.

— Je te tiens au courant, de toute façon, pour l'émission. On en reparle.

Carmen était déjà en train de détacher son vélo du poteau auquel elle l'avait accroché, elle se redressa, le cadenas à la main.

— Pas de problème.

Ils s'embrassèrent sur les joues, un peu maladroitement. Ça non plus, elle ne s'y était pas habituée.

\*  
\* \*

*Vendredi 9 septembre*

— Non, le titre, ça va, je le trouve assez éloquent : le contraste entre « richesse » et « malheur » capte l'attention tout de suite. En revanche...

— On pourrait peut-être simplifier « sous-sol » en « sol », c'est plus direct, non ?

Carmen se tourna vers la jeune femme qui venait de prendre la parole, elle ne l'avait encore jamais vue dans les bureaux, une nouvelle ?

— Plus direct, mais faux ! Le sol, c'est l'agriculture, par les métaux.

Damien Hössli, le responsable de la communication prit un ton complice, comme pour excuser la fougue de sa stagiaire.

— Bien sûr, non, on ne touche plus au titre, en revanche, il faudra rajouter plusieurs sous-titres. Les articles sont trop longs, le lecteur a besoin de visualiser plus rapidement ce qui fait l'essentiel de chaque paragraphe.

C'est parti, pensa Carmen résignée, on va négocier pied à pied chaque demi-page...

— Regardez, je vous ai indiqué les endroits stratégiques où il faut ménager une pause dans le texte : là, là, ici...

Il avait ponctué les articles de grands coups de Stabilo Boss bleu azur.

— Et puis j'ai un problème avec l'article sur la fiscalité.

— Ah bon ?

— C'est beaucoup trop compliqué, c'est écrit pour des spécialistes, ça ! Non, si vous voulez garder un ou deux lecteurs jusqu'au bout, il faut me simplifier ces pages, trop de tableaux, de graphiques... Franchement...

— Mais c'est bien parce que c'est compliqué que ces compagnies peuvent s'en tirer ainsi ! C'est important de le montrer, sinon on ne peut pas comprendre pourquoi ça marche si bien.

Damien Hössli feuilletait les feuillets étalés devant lui d'un air sceptique. Sans réfléchir, Carmen rapprocha sa chaise de la sienne afin qu'ils puissent discuter sur le même document, elle tenait à certaines de ces subtilités, elle avait encouragé leur économiste à se montrer précise et professionnelle ; retourner auprès d'elle, l'article complètement caviardé comme une mauvaise copie d'élève, lui semblait impensable.

— Bon, qu'est-ce qui ne va pas ? Ce graphique ? Il est fondamental pour comprendre comment la Pormaco contrôle sa filiale au Zamanga, la Comiza, par le biais de boîtes enregistrées dans tous les paradis fiscaux du monde. Ensuite, cet autre-là, il a son importance aussi puisqu'il n'y a que comme cela qu'on peut montrer au lecteur le jeu des fausses pertes et des vrais profits, et là...

— Attendez, c'est bon, on n'a pas besoin de tout relire. Ce qu'il faut vous demander, c'est ce que

vous voulez absolument que votre lecteur retienne, parmi les dix autres journaux, revues, magazines qui vont encombrer sa table de salon, qu'est-ce qui va faire qu'il vous lira, vous, et pas tout le reste d'abord, ou même seulement ?

Son air professoral exaspérait Carmen, elle avait passé l'âge qu'on lui fasse la leçon, elle connaissait son métier aussi bien que lui.

— Vous pensez bien que je me suis posé ces questions !

Sa voix avait dû trahir plus de tension que nécessaire car il la regarda soudain autrement. Il enleva ses lunettes et se frotta les yeux d'un geste un peu enfantin. Carmen se laissa retomber contre le dossier de sa chaise.

— Je vise les mêmes buts que vous, ne croyez pas que je sois ici complètement par hasard...

— Ce n'est pas ce...

— Seulement je suis payé pour vérifier l'efficacité de notre action. On est bombardé d'infos en permanence, de demandes de fonds, de... Enfin, vous savez tout cela autant que moi. La question, c'est comment passer l'épaule ? Qu'est-ce qui va pousser les gens à nous donner à nous et pas aux autres ? Il faut les émouvoir, les instruire et les convaincre que leur argent va servir à quelque chose, et non pas se perdre dans les méandres d'une quête sans fin.

— Même si c'est bien ça le résultat...

— Bon, mais imaginer Sisyphe heureux, ce n'est pas très porteur !

Tiens, il connaissait Camus, et ne semblait pas mécontent de le montrer. Son assistante sourit à

tout hasard, elle, apparemment, Camus... Carmen prit la référence comme une offre de paix, elle se pencha à nouveau sur l'article un stylo à la main.

— Ce qu'il faut absolument que le lecteur retienne, ce sont ces trois choses, et c'est non négociable, ajouta-t-elle en se forçant à sourire. Premièrement, les pertes gigantesques que l'évasion fiscale provoque dans la plupart des pays riches en matières premières, et en particulier au Zamanga. On l'estime à 80 millions de dollars, alors que l'aide au développement de la Suisse dans ce même pays de monte à 25 millions de dollars. Il suffirait de payer ce qu'on doit à ce pays pour leur éviter de demander la charité!

— Bien, ça, c'est parlant.

— Ensuite, quelques exemples des mécanismes utilisés pour réaliser cette gigantesque fraude, même si elle est souvent légale. Enfin, il faut voir de quelle légalité on parle... Donc je trouve ce schéma intéressant dans la mesure où il présente clairement les procédés de sous et surfacturation, selon qu'il s'agit d'un transfert vers une filiale dans un paradis fiscal ou dans un pays à forte imposition.

— Ouais... Je ne suis pas convaincu par ce graphique, il est trop détaillé. Ne gardez que deux exemples, les plus frappants : l'emprunt, ça, tout le monde comprend, la filiale africaine emprunte à la maison mère, donc dettes, donc pas d'impôts. Et puis l'achat de matériel à des prix prohibitifs ou la vente à perte à la maison mère. C'est suffisant, je vous assure, ceux qui auront envie d'en savoir plus pourront toujours aller lire votre rapport complet, dont on mettra la référence en évidence.

Carmen soupira puis reprit.

— Enfin, quelques recommandations : exiger du gouvernement suisse qu'il demande plus de transparence aux grandes multinationales enregistrées sur le territoire national, publication des comptes et en particulier des impôts payés dans les pays émergents, ce qui permettrait aussi de lutter contre la corruption, les allègements fiscaux secrets.

— Parfait. Tout cela nous donne un article percutant, clair, qui permettra au lecteur de se faire une idée simple, je l'admets, mais pas fausse de la situation.

Il rassembla ses papiers.

— On est d'accord ?

Carmen acquiesça. Elle désirait surtout sortir, il était tard et il faisait grand beau.

\*

\* \*

Carmen poussait son vélo, elle avait envie de marcher. Elle aimait bien cette balade le long de l'Arve, les eaux bruyantes de la rivière, leur odeur un peu chlorée, surgissaient en plein trafic comme une anomalie, le surprenant rappel d'une nature brute et glacée ; elle resta sur les quais mais pouvait suivre en contrebas quelques promeneurs avec leurs chiens sur le sable gris, toujours un peu vaseux, collant aux mains, sévère. Elle pensa à ses amis dont le salon donnait sur les chutes, il fallait systématiquement hausser la voix sur leur balcon. Elle leva les yeux mais ne vit personne là où ils auraient pu se trouver. Tout en haut, on devinait les terrasses,

larges, ombragées, quelques branches de pin dépassant des rambardes – quelles fêtes elle aurait données sur ces terrasses! longues soirées d’été où la chaleur s’atténue à peine, tout un grand pan de ciel pour eux tous au-dessus de leur tête, et les conversations qui ralentissent, des gens qui oublient l’heure... Son regard redescendit sur les façades de ces maisons, la plupart des années trente, solides, d’une modernité vieillie, mais perceptible dans ses ambitions, on redressait les lignes, on électrifiait, on distribuait l’eau chaude à tous les étages, les hommes jetaient leur chapeau mou sur le portemanteau en rentrant chez eux puis allumaient un de ces gigantesques postes de radio qui devaient chauffer doucement avant d’émettre le moindre grésillement. Les arbres, plantés régulièrement le long des quais, avaient-ils traversé la guerre, connu ces temps inimaginables et pourtant comme l’aboutissement irrémédiable de ces années d’avant l’orage?

Tu te demandes si l’on peut reconnaître les signes avant-coureurs d’une catastrophe, si l’air qu’on respire se fait plus tranchant, s’il y a un moment où l’urgence est encore maîtrisable, presque stimulante, tu voudrais savoir comment c’est *avant*, juste avant, si l’angoisse aveugle ou éclaire, au fond, tu aimerais que ces quais tranquilles t’aident à lire le monde.

Carmen sentit une petite secousse sur sa bicyclette, un chien, au bout d’une de ces immenses laisses à rallonge, reniflait sa roue arrière. Le maître suivait de près. Comme elle bloquait le passage, elle enfourcha son vélo et se remit dans le trafic, il lui tardait subitement d’être chez elle, d’enlever ses

chaussures, de manger quelque chose, quelque chose de bon. Elle accéléra.

\*  
\* \*

*Samedi 10 septembre*

Évidemment, c'était arrivé la veille au soir, juste après son départ du bureau : le courriel de la Pormaco proposant une rencontre au siège en lieu et place du questionnaire, trop « formel » à leur goût. Charles Robert lui avait déjà téléphoné deux fois pour établir une stratégie : qui se rendrait à Zoug, le nombre de réunions préparatoires, l'attribution précise des dossiers... Carmen n'avait pas osé lui avouer qu'elle était en train de partir au marché ; elle avait rangé ses paniers, ouvert son ordinateur, vaguement coupable de ne pas être déjà au courant, et pris le train en marche avec toute la meilleure volonté dont elle se sentait capable un samedi matin rayonnant où tout incitait à profiter de l'été finissant.

Ils avaient travaillé deux ou trois heures. C'était trop tard pour le marché, et elle n'avait pas grand-chose à manger. Elle se fit un œuf à la coque, le plat de crise, grignota quelques morceaux de fromage. Elle se rendrait sur la Plaine le lendemain, elle y tenait, elle tenait à cette déambulation lente et encombrée qui donnait au moindre achat une saveur supplémentaire, elle aimait le hasard des rencontres inévitables, le sentiment de vivre encore un peu en lien avec la terre et ceux qui l'habitent, la

cultivent. Oui, elle irait... Sans vraiment s'en apercevoir, elle avait recommencé à feuilleter un des dossiers consultés un peu plus tôt : une des photos qu'elle avait elle-même prises lui fit comme un rappel à l'ordre : on y voyait les rives d'un fleuve souillées par les métaux lourds régulièrement déversés par l'usine d'extraction de Twabo, des sols craquelés et veinés d'un blanc douteux, une eau mousseuse, des traces de cuivre... Plus loin, le témoignage de femmes obligées de parcourir à pied des dizaines de kilomètres pour trouver de l'eau potable, leur sourire malgré tout, pour la photo...

En dépit de ses années de travail dans le domaine, Carmen ne s'habituaît pas à la violence de ce processus : pillage des ressources, restriction des droits humains, destruction de l'environnement, impunité quasi-totale ; ce crime était si évident qu'il en était devenu banal.

La colère de Carmen était revenue, intacte malgré le samedi matin et son irrésistible soleil ; puisque la Pormaco les convoquait, cela signifiait qu'elle les prenait au sérieux, qu'ils avaient réussi, eux, les David, à inquiéter les Goliath, à troubler leur hégémonie ! Ils n'allaient pas laisser passer une telle occasion, l'heure était peut-être enfin venue de... Une sonnerie de téléphone la fit sursauter. Elle hésita à répondre, prête à raccrocher à la moindre voix publicitaire. C'était son fils, Yann, qui l'appelait de Berlin où il préparait un master en droit international. C'était tellement inattendu que son cœur se serra.

— Yann ? Tout va bien ?

— Mais oui, pourquoi? Je téléphone si peu souvent?

— Eh bien...

Il avait toujours privilégié les courriels, les rendez-vous *skype*, tous les types de communication apparus dans les dix dernières années, et le téléphone ne semblait plus en faire partie, en tout cas pas le « fixe » comme il disait avec une pointe de mépris.

— Attends, je te rappelle, ça va te coûter trop cher!

— Non, ne t'inquiète pas, j'ai un nouveau forfait pour les week-ends, je ne paye pratiquement rien, c'est génial.

— Et qu'est-ce qui me vaut l'honneur?

Mais rien, il voulait simplement savoir comment s'étaient passées ses vacances – il avait reçu sa carte – et plaisanta sur l'aspect luxueux de cette destination. Elle fit semblant de s'en offenser, de se justifier, ravie de ces mots pour rien, pour rire, puis lui demanda à son tour des nouvelles de sa rentrée.

Elle l'écouta se raconter un peu, donner quelques détails, de ceux qu'on donne aux parents, avec cette familiarité instantanée et une distance vertigineuse. Yann, un homme désormais, à l'autre bout de l'Europe. Elle aurait aimé le serrer dans ses bras, lui passer la main dans les cheveux, mais ça faisait bien longtemps... D'autres devaient s'en charger, elle l'espérait du moins, elle n'avait encore jamais été présentée. Elle s'appliqua à gommer de ses paroles toute tendresse trop maternelle, elle craignait de le mettre mal à l'aise, de rejouer un rôle figé qui les briderait tous les deux, mais sa retenue sonnait faux, elle en était consciente.

— En fait, j'avais une question au sujet de l'assurance maladie.

Bien sûr qu'il avait une question, et même deux ou trois, il ne pouvait pas en aller autrement, elle n'allait pas s'en offusquer. La sollicitude sans questions, ce serait pour sa vieillesse, il fallait voir le bon côté des choses.

\*  
\* \*

*Cascade de pluie toute la nuit, mais au matin les chants d'oiseaux ont fait place nette, les rues brillent au soleil.*

*Samuel vient me prendre après le petit déjeuner. Ses bureaux sont au centre-ville, dans un immeuble qui mériterait quelques réfections, pour le dire avec tact... Il partage ces locaux avec d'autres ONG de la société civile. Gardien à l'entrée, beaucoup de monde dans l'escalier et les couloirs mal éclairés. L'ONG de Samuel, Partageons le développement, occupe trois pièces au mobilier complètement dépareillé, chaises cassées, murs craquelés, piles de dossiers un peu partout, odeur de renfermé malgré un ventilateur dans un coin. Au mur, plusieurs affiches : Halte à l'exploitation des enfants ; Tous ensemble contre la corruption ; Éducation pour tous ; etc.*

*Nous nous asseyons autour d'un bureau plus ou moins dégagé pour faire le point. Samuel et son équipe ont recueilli une série de*

*témoignages particulièrement poignants et révélateurs qu'ils tiennent à nous présenter, ce n'est que le début du long réquisitoire pour lequel il nous faut accumuler toutes les pièces possibles.*

*En sortant, je remarque la devise sur la porte : Never give up. Samuel me voit la lire : « En anglais, ça fait plus d'effet, tu ne trouves pas ? », et il part de son rire silencieux, ponctué d'une sorte de sifflement dubitatif.*

\*  
\* \*

*Dimanche 11 septembre*

Carmen avait finalement passé son samedi au téléphone, éprouvant soudain le besoin impérieux de signaler à tous ses proches qu'elle était rentrée et désireuse de les voir, un appel entraînant tous les autres. Déjà une semaine qu'elle était de retour et elle n'avait fait signe à personne ? Oui, happée par les échéances professionnelles, les retrouvailles ratées avec Ilona, elle se disculpait comme elle pouvait, une semaine, de la petite monnaie si vite mangée... Elle avait comme toujours recréé son cercle de façon volontariste, on la connaissait, on comptait sur elle pour la relance, son impatience et son inquiétude l'avaient contrainte à endosser cette responsabilité, tout le monde s'en était accommodé très facilement, elle aussi d'ailleurs, même si elle rêvait parfois de se laisser faire, d'être celle qu'on vient chercher.

Le premier résultat de tous ces coups de téléphone, ce fut cette partie de tennis. Carmen avait accepté sans hésiter de remplacer la partenaire habituelle de Carole qui avait des problèmes de genou ; elle n'avait pas joué de tout l'été, mais elle se sentait en forme, toujours bien placée, ses coups fusant sans heurts, efficaces, propres. Son amie n'était pas en reste, elle lui renvoyait de belles balles, bien dirigées et puissantes, sur lesquelles elle pouvait s'appuyer, avec la sensation exquise du geste juste, combinaison parfaite entre le mouvement et son but, rien de trop, aucun effort inutile, grisant... Elle s'enhardit, monta au filet, réussit quelques beaux amortis, deux ou trois smashes, et pendant quelques minutes elle ne fut plus que ce fonctionnement, le bonheur de cette maîtrise, le corps répondant très précisément à ces ordres qui lui étaient donnés en une fraction de seconde. Elle aurait joué des heures, mais la machine finit par se gripper, un ou deux « bois », un pas de trop ou un infime retard, et peu à peu la fatigue, le bras lourd, des balles hors du court ou dans le filet, la fin de l'harmonie.

— On fait les dernières ?

Carole acquiesça, d'ailleurs les suivants se présentaient déjà derrière les grillages qui entouraient le terrain.

— Dis donc, ça te réussit plutôt les vacances !

— J'avais besoin de me défouler, il faut croire.

— Oui, mais ce n'est pas toujours dans ces dispositions qu'on joue le mieux !

Carmen haussa les épaules.

— C'est un jour comme ça. Viens, je te paye à boire.

Elles s'installèrent à la buvette du club, fleurie avec soin, agréablement ombragée, où tout un public plus ou moins sportif avait ses habitudes, jouait aux cartes des après-midi entières, commentait les matchs diffusés sur grand écran quand l'enjeu était de taille. Au-dessus des tables, une treille savamment entretenue les protégeait du soleil, encore vif en ce milieu de journée. Carmen leva la main vers une rose sanguine qui s'inclinait langoureusement, elle en caressa un pétale, d'une douceur qui la surprénait à chaque fois, car rien, en effet, ne justifiait une telle douceur, pour quelle raison, cette texture si parfaite, cette tendresse gratuite, dilapidée ? Ses doigts s'attardaient sur cette soie, elle se dit qu'elle aussi, lorsqu'elle serait à la retraite, voudrait retrouver ses vieilles amies dans ce club huppé.

— Qu'est-ce que tu prends ? Je crois qu'il faut aller commander au bar.

— Attends, c'est pour moi !

Carmen se leva et se dirigea à l'intérieur ; lorsqu'elle revint, les boissons à la main, elle trouva Carole en grande discussion avec un des professeurs de tennis du club, un homme d'une quarantaine d'années tout au plus, athlétique, élégant malgré sa décontraction étudiée, il avait posé à ses pieds son sac multi-raquettes et consultait son téléphone, tout en continuant à parler. Carmen s'assit et commença à boire.

— On fixe une leçon, mais Nelson est très pris !

En plus, il s'appelait Nelson. Carmen le dévisageait sans se gêner, tout occupé qu'il était à trouver une plage horaire libre pour Carole. Un bel

homme, vraiment, payé pour rassurer, encourager toutes ces dames qui buvaient ses paroles, sans doute un brin paternalistes, style garagiste, sur les courts de leurs efforts... Elle sourit.

— Vous donnez des leçons aussi aux étrangers ?

— Sans préjudice de race ni de religion !

— Je veux dire, aux non membres ?

— J'avais compris ! Oui, bien sûr, mais, comme vous voyez, il faut s'y prendre pas mal à l'avance, je vous laisse ma carte si jamais.

Il prit son sac et se dirigea vers les vestiaires.

— Eh bien, je comprends ton enthousiasme !

— Oui, ça motive ! Mais bon, il est beaucoup trop jeune pour nous.

— Parle pour toi !

— Ah bon, tu aurais envie de te lancer dans le style gigolo ?

— Parce que forcément, si un homme est plus jeune que la femme, c'est une relation tarifée ? C'est fou, quand même.

Carole se tut. Gilles vivait avec une femme qui avait en tout cas dix ans de moins que lui et, à part quelques sourires, personne n'avait trouvé à y redire. Carole, confidente de toujours, avait été aux premières loges lors de la séparation ; amies d'enfance, elles s'étaient mariées à peu près en même temps, avaient été témoin l'une de l'autre, seulement pour elle, le contrat durait encore, et plutôt sans heurts, leur amitié en avait parfois souffert.

— En plus, il a de la répartie !

— Oui, tu as vu ! Il n'est pas totalement inculte, je crois même qu'il a lu quelques livres !

Carole en rajoutait, heureuse de regagner leur complicité.

— Et son revers à une main est un bijou !

— Dans ce cas...

Elles parlèrent de choses et d'autres, firent le tour des amis communs, prirent des nouvelles de leurs enfants, comparèrent les cheminements, les tâtonnements, du temps passa, il faisait doux, personne ne semblait pressé sous cette tonnelle. Quand elles se quittèrent, l'après-midi avait déjà basculé vers le soir.

\*

\* \*

*Lundi 12 septembre*

— *Avant, pour aller vendre nos récoltes au marché de Twabo, nous empruntions la route la plus directe, celle qui va de Kananda à Lusumbe, cela faisait à peu près 4 km de déplacement. Depuis que la Comiza a fermé cette route, nous devons faire un détour de 10 km pour rejoindre la nationale, ce qui fait une distance de 28 km aller et retour. Pour la plupart d'entre nous, à pied, ou à bicyclette, c'est devenu impossible d'avoir accès au marché, les gens du village n'ont plus de revenus.*

— *Pourquoi la Comiza a-t-elle fermé cette route ?*

— *Pour donner la priorité à ses camions, il y a eu des accidents les premières années, et ils ont décidé d'interdire le passage aux piétons ou aux cyclistes. Ils ont dit que c'était pour assurer une meilleure sécurité.*

— *Mais comment se fait-il que cette route puisse être fermée ?*

— *Elle est sur la concession, je crois qu'elle est privée du coup.*

Antoine Steiner glissa une autre feuille en direction de Carmen, autre entrevue, autre paysan, même résignation devant le fait accompli, devant la violence des faits... Les photos ne disaient rien de plus, elles soulignaient une fois de plus la pauvreté des maisons, des moyens, ce n'était pas avec ça qu'ils pourraient infléchir la politique de la Por-maco.

— Pas de sentimentalisme, juste des faits, du concret, question-réponse, je sais.

— Oui, il faut faire le poing dans sa poche parfois... On apprend, mais j'ai de la peine aussi, crois-moi !

Carmen frappa du plat de la main les documents éparpillés sur la table.

— Il faut utiliser tout cela comme un combustible, de l'énergie pure, mais ensuite tu caches tout, tu restes froid comme eux, tu parles chiffres, lois, le plus poliment du monde. Tu dissimules ta colère, ou tu la rends glaciale, c'est beaucoup plus fort.

Antoine écoutait sans rien dire, attentivement. Carmen s'étonna : elle avait presque réussi à se convaincre elle-même !

\*  
\* \*

*Avant de partir dans les bidonvilles qui entourent l'usine, nous devons rendre visite*

*aux autorités locales, montrer patte blanche en quelque sorte. Nous sommes libres d'aller et venir, mais, en fin de compte, pas tout à fait!*

*L'adjoint au maire, un homme d'âge moyen, cravaté, costume gris perle, nous reçoit dans son bureau (nous brûlons la politesse à une demi-douzaine de plaideurs entassés dans l'antichambre). Plein de componction, il m'interroge sur les richesses naturelles de la Suisse, son système politique, et me demande si je me sens bien au Zamanga. Je m'exécute gravement, cérémonieusement, en essayant de trouver des qualités au paysage plus ou moins dévasté qui m'entoure, et nous terminons l'entretien en nous souhaitant mutuellement la bonne année. Je regarde Samuel du coin de l'œil: il a l'air satisfait, j'ai passé l'examen.*